

Le "feuilleton" de Pierre Lepape¹

Frédéric Verger : Arden

Il suffit de lire les dix premières pages du roman de Frédéric Verger pour être frappé par une évidence : l'auteur écrit remarquablement bien. C'est une certitude dont on est prêt à partager le sentiment, sans la moindre discussion, sans la moindre restriction, avec des lecteurs dont tout nous sépare par ailleurs, les goûts, les opinions, les manières de sentir. Et le plus forcené des snobs, le plus délicat des élitistes ne pourra pas se défendre du plaisir et de la reconnaissance qu'il y a à se fondre ainsi des joies de l'unanimité.

Mais, passé le moment de l'euphorie, le démon de la critique ne tarde pas à nuancer d'ombres ce paysage de certitudes. Non pas que le plaisir retombe, non pas que la phrase accroche ou s'épuise ou que les images s'affaissent dans la banalité, mais simplement parce que Frédéric Verger lui-même vous oblige à vous poser la question de savoir ce que veut dire le fameux « bien écrire. »

On sait la réponse féroce qu'assénait Flaubert dans son *Dictionnaire des idées reçues* : « *Écrit, bien écrit* : mot de portiers pour désigner les romans-feuilletons qui les amusent. » Venant d'un écrivain qui a passé toute sa vie à professer l'art d'écrire comme une exigence tyrannique et absolue et qui rêvait d'écrire sur rien soutenu par la seule magie du style, le diagnostic pèse évidemment très lourd. Et l'on se souvient de cette longue cohorte d'éditeurs qui, pendant des dizaines d'années, renvoyèrent à Stendhal ses manuscrits parce qu'il écrivait, disaient-ils, décidément trop mal. Comme si le « bien écrire » reposait sur la stricte observance de certaines règles immuables et réputées éternelles, à la manière

¹ Journées des Ecrivains du Sud 2014, © Pierre Lepape

de ces soirées mondaines qu'on ne saurait fréquenter si l'on ne possède pas un smoking, une chemise à plastron, un nœud papillon et des souliers vernis.

Dans *Arden*, les deux personnages principaux, l'oncle Alexandre et son sévère compagnon, Salomon Lengyel, n'écrivent pas des romans-feuilletons pour amuser les portiers, mais des opérettes censées distraire et faire rêver la clientèle élégante et désuète d'un hôtel de luxe niché au cœur d'une improbable principauté d'Europe centrale. Une sorte de bonbonnière dont les ors et les stucs suggèrent la création d'histoires somptueuses, mais qui ne sera jamais qu'un décor désert puisque les deux co-auteurs ne parviendront jamais à se mettre d'accord sur la manière dont chacun de ces dizaines de scénarios doit s'achever. Faute de pouvoir accorder leurs violons sur la scène finale, Alexandre et Salomon ne parviendront jamais à transformer leur rêverie d'art en réalité. Ils ne seront que des amateurs un peu pitoyables, bricolant des bribes de chansons en épuisant les lieux communs du genre.

Comme de nombreux auteurs contemporains depuis Flaubert et Proust, Frédéric Verger place donc la question de la création au cœur même de son récit romanesque. C'est un écrivain qui a beaucoup lu, ce qui, contrairement à une opinion répandue, n'aide pas à bien écrire. La lecture intensive des grands auteurs et des livres admirables peut avoir un effet paralysant, ou bien au contraire, vous habiter à un point tel que, sans même le vouloir, vous emprisonnez votre propre musique dans la monumentale prison des maîtres.

L'un des plus grands plaisirs de lecture qu'offre *Arden* réside dans la manière dont son auteur sait frôler à chaque instant les dangers de l'admiration et de l'imitation pour mieux les conjurer et y trouver les accents d'une voix unique. Frédéric Verger essaie tout, avec une audace qu'on ne trouve peut-être jamais mieux que dans les premiers romans. Il convoque les ressources de l'imagination et de la fantaisie, les évocations romantiques, les bonheurs de la description minutieuse, le goût des images inattendues et des métaphores surprenantes, mais aussi le spectacle de l'histoire et celui de la guerre,

l'insupportable cruauté qui frappe au hasard les victimes, le triomphe inexorable de bêtise dont personne n'est exempt et qui ravage tout ce qu'elle touche : le sentiment amoureux, la passion de la beauté, l'humanité et la compassion. Et, bien sûr, la langue que Frédéric Verger met à l'épreuve dans ses expressions les plus diverses : dialogues, chansons, évocations, narrations, descriptions, poèmes, discours, mensonges, déclarations, lettres et messages.

Arden est un roman de la bêtise, plus précisément de cette infection particulière de la bêtise que Milan Kundera, après Hermann Broch, nomme *le Kitch*. Le kitch n'est pas seulement une esthétique, c'est une attitude devant l'existence, « *le besoin de se regarder dans le miroir du mensonge embellissant et de s'y reconnaître avec une satisfaction émue.* » Ce n'est pas par hasard, ni par amour de la couleur locale, que le romancier situe l'essentiel de son récit dans cette sombre forêt d'Arden, dans un repli perdu de l'Europe des Carpates, dans un château de cartes postales. C'est bien parce que le kitch est apparu là et a développé dans les rêveries décadentes de l'empire austro-hongrois, ses tentacules de dorures et de guimauves, dans les retombées langoureuses du romantisme sentimental.

Mais *Arden* n'est pas un roman historique, c'est précisément le contraire : un roman sur la manière dont l'histoire nous échappe, et avec elle le sens même et la matière de notre existence. Les personnages du roman ont *des* histoires, certaines magnifiques, certaines fabuleuses, drôles, étranges, inattendues, spectaculaires ; mais ils n'ont pas d'histoire et moins encore de destin. Ce n'est pas seulement le sens de ce qui leur arrive qui échappe à leur compréhension, c'est la faculté même de se confronter à la possibilité du tragique.

La petite principauté de Marsovie, lorsque la seconde guerre mondiale éclate et que les nazis envahissent les territoires de l'Est, avec la bénédiction de Staline, penche d'abord d'un côté, puis de l'autre, au gré des circonstances et des rapports de force, mais cette absence de courage, assumée et revendiquée, ne la sauve en rien de la catastrophe, de l'envahissement, des pogroms et des

massacres. Les persécutés fuient et se cachent. Certains vont même trouver refuge dans les greniers, les caves et les souterrains de notre château d'opérette que fréquentent les officiers d'occupation. Mais ce compagnonnage de la détresse et de la valse ne débouchera pas sur une prise de conscience. La sentimentalité du kitch est la plus forte, et elle ne laisse subsister derrière aucune authenticité, aucune profondeur. Que des paroles qui s'envolent, des amours qui se fantasment, des rêves qui s'effilochent. Tout cela pourrait faire un roman assez déprimant si Frédéric Verger n'était pas, par bonheur, animé par une formidable ironie et soulevé par un irrésistible amour d'écrire. L'ironie, jamais agressive, jamais accusatrice, elle est tout entière dans cette distance, précise, exacte, légère que le romancier sait creuser entre son écriture et ce qu'elle raconte. Frédéric Verger possède l'art de construire une sorte de jeu, un décalage subtil de la phrase, un petit vide dans lequel le lecteur est invité à loger sa liberté et à échapper aux appâts mensongers de la fiction.

Mais ce sourire critique, cette piquêre de lucidité risquerait à tout moment de tourner à la condescendance si le bonheur d'écrire ne l'accompagnait pas comme une doublure enthousiaste. Il n'y a pas de plaisir de lecture qui ne passe par la passion d'écrire, par la gourmandise des mots, par la danse rythmée des phrases, par le réveil alerte du texte dès qu'il risque de s'endormir dans son propre mouvement. Frédéric Verger n'a pas seulement un appétit d'ogre qu'il partage avec beaucoup de romanciers qui commencent ; il possède aussi, et c'est plus rare, une sensibilité et une finesse de gourmet. Je ne sais pas si *Arden* est un roman qui lui a demandé de longs et pénibles efforts, des années de travail, des colères, des découragements, des batailles. Ou si, au contraire, ces phrases ont coulé de sa plume comme du miel mêlé aux roses. Peu nous importe, car tout est effacé. Il ne reste que l'enchantement d'une prose capable de tout dire et de se glisser dans tous les recoins pour y débusquer sous le maquillage, le spectre de la bêtise.
